

AVANT-PROPOS

« Nous sommes des bulles au-dessus d'un océan d'absurdité ».

Aphorisme du Bouddhadharma cité dans le film *Alexandra David-Néel - J'irai au Pays des Neiges*, téléfilm indo-français¹ réalisé par Joël Farges et diffusé en 2012 sur Arte.

Dans les paroles prêtées au Bouddha, il y a les paradoxes habituelles que l'on retrouve dans le Tao par exemple, et qui, par la coïncidence des contraires, tendent vers une non-dualité, mais il y a aussi des contradictions ordinaires. Ainsi par exemple : « Seul le chemin que tu empruntes est visible ; le but est indicible ». Si le but était indicible, il n'y aurait pas d'Eveil, d'Illumination finale et le yogi serait condamné à répéter inlassablement ses exercices de méditation sans jamais rien atteindre de définitif. Pour reprendre une image de Carlo Michelstaedter (*La Persuasion et la Rhétorique*) en la transposant sur un autre plan, la méditation est asymptotique. L'Eveil est la droite que cette courbe n'atteint jamais, sinon à l'infini. L'Eveil, l'Illumination, le Nirvana sont-ils autre chose que des asymptotes mythiques (mystiques)?

J'ai longuement réfléchi sur le thème de l'Illumination ; je n'y vois aucune réalité (est-ce cela « l'indicible » ?), aucune base phénoménologique.

Alexandra passa sa vie à la poursuivre. Au terme du bon téléfilm passé sur ARTE résumant le parcours de la pèlerine (dans lequel elle est incarnée par Dominique Blanc, actrice aux grands yeux sombres expressifs, et dont les traits ne sont pas sans évoquer ceux d'un petit bouddha féminin), il y a une brève interview de la vieille dame devenue centenaire : un esprit vif, critique, alerte, sur lequel la sénilité n'a aucune prise, mais il est évident qu'elle n'a jamais atteint cet Eveil qu'elle a toujours recherché. Une vie bien remplie, d'images, de réflexions et d'expériences : voilà le merveilleux bagage de souvenirs qu'elle emportera vers l'au-delà, et ce merveilleux bagage s'ouvrira comme un vulgaire sac en éparpillant son contenu dans le néant. Pas d'Eveil, pas d'Illumination ni pendant, ni après la vie.

Le Bouddha, le Maître, le Sage, le Yogin, le Dalai Lama n'est qu'un bon gros nounours que les adultes serrent dans leur bras et que la mort leur arrache sans pitié le moment venu, sans rien y substituer.

Mais sait-on jamais ? On peut toujours espérer.

Hommage à Alexandra David-Neel

Alexandra était une jolie jeune fille, pas du tout au sens ordinaire du terme :



Mais elle s'est usée prématurément sur les chemins rugueux de l'Himalaya. Les vents secs et froids ont parcheminés sa peau délicate. Le soleil l'a tannée. La pluie l'a délavée, les neiges et le grésil l'ont âprement fouettée et les grimaces de l'effort pour soutenir des marches interminables dans les pires conditions, ont déformés, crispés ses traits.

Quelques images et réflexions assez fortes dans ce téléfilm :

Dieu est une chambre vide

Alexandra marche au milieu d'une longue procession nocturne d'indous. Elle est vêtue comme eux, et son physique mystique fait qu'elle leur ressemble un peu. La foule pénètre dans un temple, son cortège de silhouettes sombres sinue dans un dédale de couloirs. Elle s'immobilise devant une pièce au fond de l'un de ceux-ci. L'entrée assez large est voilée d'un rideau derrière lequel tremblote, au ras du sol, la lueur de rangées de bougies. Un homme écarte le rideau. Hormis les courtes bougies au ras du sol, la pièce ne contient rien. Les murs sont absolument nus et gris. Un mouvement houleux parcourt la foule. On se prosterne. Dieu est une chambre vide.

Recherche de convergence entre le Védanta et le Bouddhisme (conférence)

Alexandra parcourt l'Inde du sud (Pondichery) vers le nord et donne des conférences. Elle recherche une convergence entre les textes du Védanta et ceux du Bouddhisme. Le point de convergence (sinon *limite* au sens mathématique du terme) est toujours cet Eveil, cette Illumination, état de conscience transcendant. Le jeune Lama qui l'accompagne dans ses pérégrinations et qu'elle adoptera plus tard (vivant centenaire, elle connaîtra l'immense tristesse d'être contemporaine de la mort de ce fils...) s'appelle « Océan de compassion ». Alexandra elle-même se surnomme « Langue de sagesse ». C'est intelligent, car en effet, cet art de conférencière et de théoricienne de l'Eveil relève davantage d'une sagesse de la langue que d'une sagesse en soi : la portée linguistique est donc plus précise et plus modeste. « Océan de compassion » évoque une thématique connexe de celle de l'Eveil. Le philosophe occidental à l'avoir le mieux compris est indubitablement Schopenhauer. La compassion, la pitié, selon lui, relèvent de la conscience de l'autre comme miroir de soi-même. « Tat Twam Asi » en sanskrit signifie « Tu es ce vivant », homme ou insecte. N'écrase pas cette mouche car tu t'écrases ainsi toi-même, au travers de cette forme de vie. Des déviations naïves de ce message, afférant à la doctrine de la métempsychose, sonneraient plus communément en Inde comme : « N'écrases pas cette mouche, car tu tues peut-être la réincarnation d'un de tes

ancêtres ». Bref, la pitié, la compassion, mènent sur le chemin de l'Eveil en ce qu'elles abolissent la différence entre soi-même et autrui, déchirent le Voile de l'illusion séparatrice et par cette déchirure (du Cœur) laisse entrevoir la lumière de l'Illumination qui touche finalement l'Esprit.

Les mendiants, la misère, l'infinité de la souffrance des êtres

« Langue de Sagesse » et « Océan de compassion » parcourent à cheval une ville aux rues pleines de mendiants. Leurs mains crispées, leur moignons pelés sortent de l'ombre où ils se traînent en essayant de suivre les voyageurs. Des rictus édentés, des yeux sombres, exorbités, luisent tout au long d'une haie de corps estropiés dont les angles pointus hérissent les draps blancs. « Langue de Sagesse » ne consent pas un regard vers les mendiants. Elle semble ignorer l'enchevêtrement de misère humaine rampant à ses côtés. « Océan de compassion » lui fait remarquer : « Tu parles beaucoup de compassion, mais il semble que la misère qui t'entoure ne t'en inspire pas beaucoup, Langue de Sagesse ! ». La réponse m'a semblé évasive et je me repens de n'en avoir pas conservé un souvenir plus précis. Je pense qu'elle contenait un aveu d'impuissance. « A quoi bon ? Nous n'avons même pas une poignée de riz à leur jeter »... Je me rappelle d'un spectacle analogue lorsque mon père et moi parcourions les rues de Nairobi au Kenya. Des mendiants rampants sur des moignons nous épiaient. Si nous leur avions jeté quelque monnaie, nulle doute que toutes ces gouttes d'un océan noir se seraient rassemblées pour nous submerger, nous noyer. Plus puissante image: dans son journal, Witold Gombrowicz raconte qu'il se promène sur une plage de la Baltique (ou le long du rivage de quelque autre mer, peu importe). D'abord, il éprouve un dégoût mêlé de lassitude en voyant tous ces corps allongés pour se doroir au soleil et note que l'érotisme se dilue dans la multitude, y perd son effet. Il se sent débordé par l'étalage des corps, trop de corps, partout, dont la présence érotique surabondante s'annule dans sa stupide multitude. A ses pieds dans le sable, un insecte lisse et noir est retourné sur sa carapace. Ses pattes s'agitent désespérément dans le vide à la recherche d'une prise. Gombrowicz se penche sur l'insecte et (je ne me rappelle plus de quelle manière) l'aide à se retourner. Continuant son chemin, il n'a pas le temps de faire deux pas qu'il remarque un autre insecte dans la même situation de détresse. Il se penche et l'aide à se retourner. Quelques pas plus loin, un autre encore se fait rôtir le ventre. De quelque côté, à quelque distance que son regard se porte, un insecte se débat dans les mêmes affres. Toute la plage est ponctuée de semblables désastres lilliputiens, et le sauveteur ne sait plus où donner de la tête. Alors, submergé par l'infinité de la tâche, il renonce, et continue de déambuler, entre les corps allongés qui se prélassent au soleil, et les myriades d'insectes suppliciés.

Les yogis au bord du Gange

Dans le train, un homme à demi-nu vient s'asseoir en position du Lotus entre Alexandra et le voyageur voisin. Sa main posée sur le bout de son bâton est collée sous le menton de la jeune-femme qui reste stoïque. Un dialogue se noue entre les deux personnages. Le yogi descend du wagon avec elle et lui sert de guide dans le dédale de ruelles de je ne sais quelle ville. Au bord du Gange, ils interpellent des yogis qui procèdent à leurs ablutions rituelles. Ils viennent de jeter à l'eau une couronne de fleurs qui dérive vers le milieu du fleuve sacré. Alexandra leur demande s'ils consentiraient à lui montrer la Voie et entame impromptu un dialogue métaphysique sur l'Eveil. Les yogis lui rétorquent qu'ils y consentiraient peut-être si elle commençait par se dévêtir pour obtenir une forme de « nudité pudique » et à recouvrir comme eux ses cheveux de bouse et de cendre. Découragée, elle se contente de leur demander de les prendre en photo. Aussitôt l'appareil pointé sur eux, c'est la bousculade la plus saugrenue: les plus grands, les plus forts se poussent devant les plus chétifs qui, à leur tour, s'insinuent entre les premiers afin d'être les plus visibles. Alexandra en s'éloignant, fait remarquer à son guide : « Ces yogis ont peut-être abandonné leurs vêtements, mais pas leur égo... ».

La comète

C'est peut-être la plus belle scène du film. Des choses belles arrivent à quelqu'un de beau... Mais sont-elles pour autant des signes sur la Voie de l'Eveil ?...

Un yogi isolé dans la montagne effraie bien son entourage. Il jette des sorts à tous ceux qui le contrarient, disent les villageois. Le guide raconte que ceux-ci ayant refusé de lui procurer de la nourriture, il lança dans la vallée, au-dessus du village, des disques d'or que les villageois s'empressèrent de ramasser. Il s'agissait en fait de galettes de merde peintes en jaune, ce qui amuse beaucoup Alexandra. Ce rire franc, cet humour absolument dégagé est le propre des esprits libérés. Le yogi au caractère aussi facétieux qu'épineux consent pourtant à la recevoir. Les deux êtres sympathisent. Dans un texte du Dharma ; il est dit en substance : « La situation la plus propice à l'Eveil, tu la trouveras en te couchant au ras du sol, à même la roche, de préférence au creux d'une caverne ». Par un heureux hasard, cet endroit idéal est attenant au repaire du yogi. Alexandra s'y isole sans quitter la position du Lotus au fil des jours et des nuits. Dans le plafond de la caverne, se creuse une sorte de cheminée naturelle qui monte jusqu'à l'air libre en y découpant un carré de ciel. Au moment où Alexandra lève les yeux vers ce morceau de voûte étoilée, une comète le traverse très lentement en dispersant dans l'espace le poudroiement de sa queue argentée. Ce prodige dure de longues minutes. Quelques variations dans l'angle de parcours de la comète, et celle-ci ne serait pas passée précisément dans cette ouverture qu'il la rendait visible aux yeux de la mystique pérégrine. « Langue de Sagesse » s'épanche alors en parole : « Si je devais mourir, je voudrais que ce soit ici, à cet instant même. J'ai atteint mon but ». C'est de l'esthétique pure, non point de la mystique, et même une comète n'est pas un signe crédible pour conduire sur le chemin de l'Eveil. Le Rêve d'un Être se reflète dans les multiples facettes de son existence, et il en est si émerveillé qu'il se met alors à croire au Destin, aux Coïncidences. « Langue de Sagesse » se parle à elle-même pour célébrer l'événement, alors que seul le silence conviendrait vraiment en ce moment.

La soupe

« Langue de Sagesse » et « Océan de Compassion » ont dû abandonner les chevaux pour les yachts qui seuls résistent à de telles altitudes. Mais, délaissé par leurs guides et privés de leurs animaux de bât, ils sont parvenus seuls à pieds jusqu'à un col rocailleux, où du sommet des montagnes enneigées souffle un vent froid et coupant. Un refuge, un fruste cube de pierre percé d'une porte battant dans la tempête, se dresse au milieu des éboulis. Le vent fait frémir les faisceaux d'herbes sèches, les touffes de broussailles qui recouvrent son toit sommaire. Mais c'est un refuge inespéré, un havre protecteur contre la fureur incisive des éléments. « Océan de Compassion » ramasse des bouses à l'extérieur pour faire un feu. On laisse la porte entrouverte malgré le froid pour laisser s'échapper la fumée pestilentielle. « Ne nous resterait-il donc rien à manger ? » demande « Océan de compassion » à « Langue de Sagesse » ? Alexandra répond : « Il me reste bien, quelque part dans mon sac, le morceau de lard avec lequel je graisse le cuir de nos bottes. » Et elle en extirpe un petit morceau de cuir gras et noirâtre, qu'elle exhibe entre ses doigts. On fait bouillir de l'eau dans un récipient en métal, dans lequel on fait tremper le morceau de lard. Ensuite, on se délecte : « De la bonne soupe, ah ! de la bonne soupe » s'exclame « Océan de compassion », ravi. Je n'épiloguerai pas sur l'attrait retrouvé des choses simples, au cœur du dépouillement et de la nécessité, qui marque peut-être aussi une étape sur la Voie... « Océan de Compassion » se lève soudain en disant : « C'est bon la soupe, mais ça fait pisser ». « Je t'ai déjà demandé de ne pas être vulgaire » réplique Alexandra. Le jeune Lama sort-il à peine que l'on entend un cri et comme le bruit étouffé par la tempête d'un corps roulant parmi les éboulis. Alexandra se précipite dehors, appelle en vain d'une voix couverte par les hurlements du vent. Alors, elle sort un petit sifflet dont ils sont chacun munis afin de pouvoir s'appeler en de pareilles circonstances. Elle siffle désespérément dans toutes les directions. Un autre sifflement fluet répond finalement en contrebas. Elle retrouve ainsi « Océan de Compassion » qui n'a qu'une foulure à la cheville.

Le tigre

Alexandra médite en position du Lotus sur un éperon rocheux, face aux montagnes. Un peu plus bas sur la pente, les guides s'activent au milieu du campement. Un feu fume. Des fusils sont réunis en faisceau à côté d'une tente. Un tigre passe lentement à quelques mètres derrière Alexandra. Le fauve émet un léger grondement qui met la jeune femme en alerte. Celle-ci, sans quitter sa position,

tourne lentement la tête, et finit par apercevoir l'animal. Elle se détourne, et regardant droit devant elle, se replace dans la ligne de sa méditation, sereine, imperturbable, avec toutefois ce léger sourire de confiance qui indique qu'elle se convint que rien de mal ne peut lui arriver de ce côté-là. Le tigre la contourne à pas mesurés et s'assoit à quelques mètres devant elle. Le fauve et la jeune femme s'entre-regardent, la jeune femme avec son sourire confiant et le tigre avec ses yeux bleus, superbes et pleins d'une ineffable bonté. Soudain, les cris des hommes du campement s'élèvent en contrebas. On s'empare des fusils. Le tigre se lève et s'éloigne de son pas élastique. Alexandra crie de ne pas tirer. Des détonations retentissent, mais le fauve a disparu dans les fourrés.